Les Sabotiers Béarnais,

ou

la faute d'Orthographe,

Vaudeville

en un acte et en prose,

par

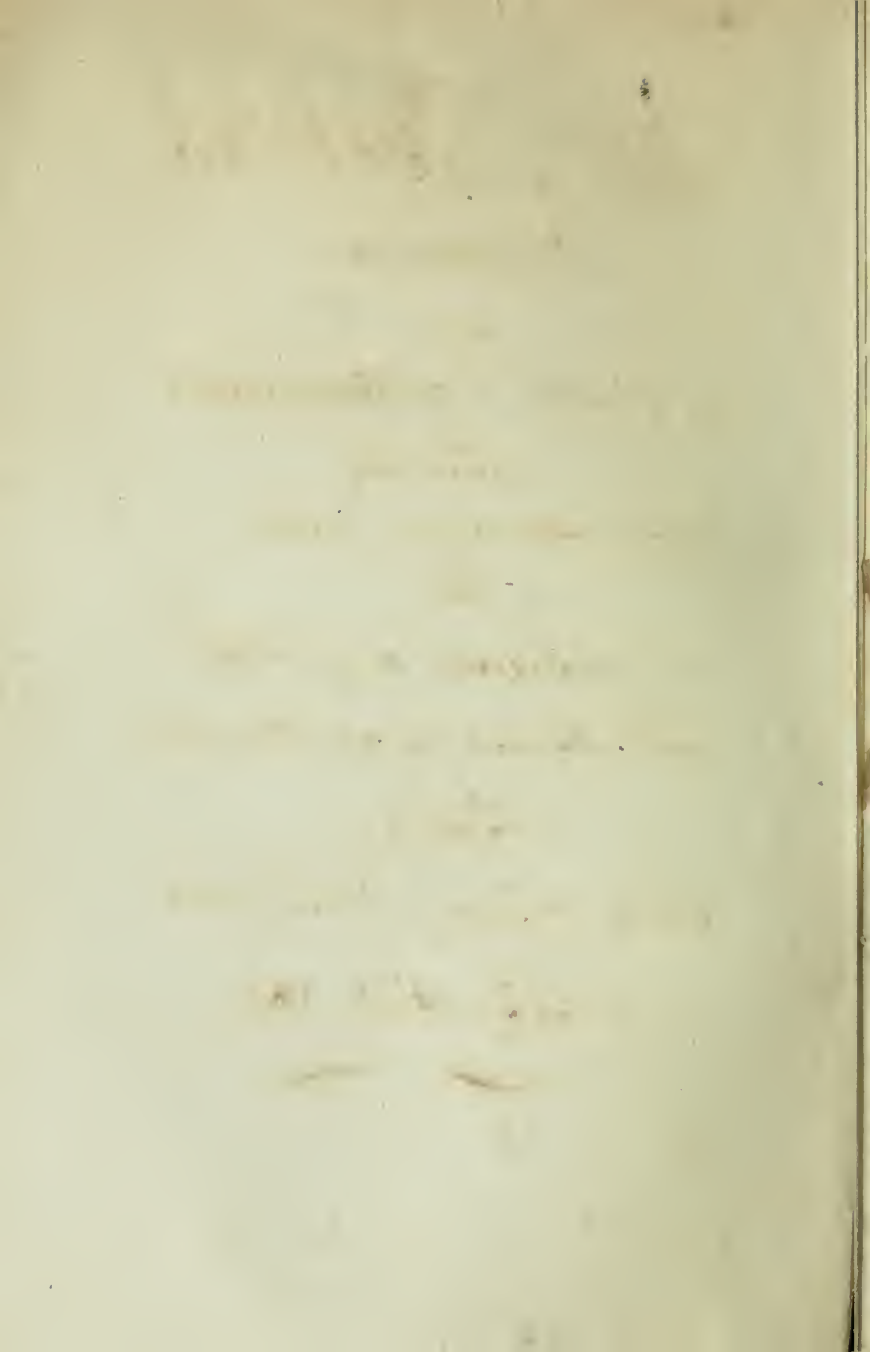
M.rs Moreau & Gentil ;

représenté pour la première fois,

à Paris,

sur le théâtre du Vaudeville,

le 23 avril 1810.



LES SABOTIERS BÉARNAIS,

OU

LA FAUTE D'ORTHOGRAPHE;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

EN PROSE,

Par MM. MOREAU et GENTIL.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le lundi 23 avril 1810.

PRIX, 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais Royal, galerie derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Père MATHIAS, maître sabotier.	M. SAINT-LÉGER.
La Mère MATHIAS, sa femme.	Mlle. BODIN.
GEORGET, fils du père et de la mère Mathias.	M. GUÉNÉE.
MAURICE, ancien bûcheron, devenu riche.	M. CHAPELLE.
MARIETTE, fille de Maurice.	Mlle. ARSÈNE.
Maître JOB, magister et tabellion.	M. ÉDOUARD.
JAUZETT, } enfans en bas âge du père et de la mère Mathias.	JENNY.
BERNATT, } enfans en bas âge du père et de la mère Mathias.	VIRGINIE.
FEDRICK, chef des ouvriers sabotiers.	M. CARLE.
Sabotiers.	
Villageois.	

La Scène est dans une forêt du Béarn, à une demi-lieue de la ville de Pau.

LES SABOTIERS BEARNAIS,

OU

LA FAUTE D'ORTHOGRAPHE. (*)

(Le Théâtre représente une partie de la forêt, à la gauche des spectateurs on voit la cabanne de Mathias.)

SCENE PREMIERE.

Le Père MATHIAS, *ayant ses deux petits enfans sur ses genoux, et assis près d'une table sur laquelle il y a plusieurs bouteilles vuides et d'autres pleines*, Les Sabotiers, *se préparant à aller au travail.*

Le Père MATHIAS.

Allons, enfans, encore un coup et puis la ronde du départ.

(Il leur verse du vin.)

TOUS.

Oui, oui, la ronde!

Le Père MATHIAS.

Air *du Pas des trois Cousines.* (Dansomanie.)

En chantant qu'on s'mette à l'ouvrage,
Gnia que d'sott' gens, pas d sot métier;
P'tit profit, gaîté, bon courage,
C'est le refrein du sabotier.

TOUS, *répétent en chœur.*

En chantant, etc.

Le Père MATHIAS.

Quand dans sa cabane enfumée,
Où son r'pos n'est jamais troublé,
Il rentre à l'heure accoutumée,
Il est ben sûr d'nêtr' pas volé.

TOUS EN CHOEUR.

En chantant, etc.

(*) Un conte de M. Ducray Dumisnil, inséré dans le Journal du Caveau moderne, a fourni le sujet de ce vaudeville.

Le Père MATHIAS.

Fair' des sabots est not' partage,
Et j'aimons à nous en vanter ;
On n'doit rougir, quand on est sage,
Pas plus d'en fair' que d'en porter.

TOUS EN CHOEUR.

En chantant, etc.

Le Père MATHIAS.

Avant d'commencer nos journées,
Disons chaq' matin c'te rond' là ;
Heureux c'lui qui dans trente années
A la mèm place répét'ra :

TOUS EN CHOEUR.

En chantant qu'on s'mette à l'ouvrage,
Gnia que d'sott' gens, pas d'sot métier ;
P'tit profit, gaité, bon courage,
C'est le refrein du sabotier.

Le Père MATHIAS.

Ah! çà, vous autres, vous savez qu'on n' travaille aujourd'hui que jusqu'à dix heures, et qui faut qu' vous soyez tous de retour à c' t' heure là pour l' mariage d' mes enfans.

TOUS.

C'est dit.

(*Ils sortent tous en répétant le refrein de la ronde.*)

CHOEUR.

En chantant, qu'on s'mette à l'ouvrage,
Gnia que d'sott' gens, pas d'sot métier ;
P'tit profit, gaité, bon courage,
C'est le refrein du sabotier.

SCENE II.

Le Père MATHIAS, JAUZETT, BERNATT.

JAUZETT.

Tu n' vas donc pas dans la forêt, aujourd'hui ?

Le Père MATHIAS.

Non, mon petit Jauzett, et j' crois qu'un père de famille peut ben se r'poser le jour où il marie son fils ainé.

BERNATT.

Ah! tant mieux, tu nous conteras d' ces belles histoires qui nous amusent tant...

Le Père MATHIAS, *répétant comme lui*

D' ces belles histoires qui nous amusent tant ? C' te mar

maille, ça n' demande qu'à se divertir. Faut convenir aussi que ça nous aide ben à passer le temps, et m'est avis qui coule pus vite, d'puis qu' ces p'tits drôles là se sont avisé de v'nir s'asseoir à notre table...

Air *de Léonce*.

Je l'avouerai, j'craignons l'ennui,
Et j'naimons pas la solitude ;
D'êtr' plusieurs, la douce habitude
N'm'a jamais plu comme aujourd'hui. (bis.)
Drès que j'nous somm' mis en ménage,
Je nous sommes dit en secret :
Quand on s'embarqu' dans l'mariage,
Faut tâcher d'égayer l'passage..
Et tout bon'ment je me suis fait
Des p'tits compagnons de voyage. (bis.)

Pourquoi faut i' que j' soyons forcés d' laisser ça en route ?... ah! ne parlons pas de ces choses là.

SCENE III.

Les Mêmes, La Mère MATHIAS.

La Mère MATHIAS.

Ah! j'étais bien sure de le trouver là les bras croisés.

Le Père MATHIAS, *le verre à la main.*

Les bras croisés! c'est une calomnie. (*Il boit un coup.*)

La Mère MATHIAS.

Air *de la légère, Contredanse.*

A l'ouvrage
Du ménage
Peux-tu m'voir
Me mettre en nage,
Quand sans cesse
La paresse
T'fait asseoir
Matin et soir.

Au lieu d'faire tes sabots,
A boire tu t'abandonnes ;
Bel exemple que tu donnes
A ces deux petits marmots.

Le Père MATHIAS.

Chacun d'nous à sa magnière,
Dont ils pourront profiter ;

Tu leux apprends c'qu'il faut faire,
Moi ce qu'il faut éviter.

Ensemble.

La Mère MATHIAS.

A l'ouvrage
Du ménage,
Peux-tu m'voir
Me mettre en nage,
Quand sans cesse
La paresse
T'fait asseoir
Matin et soir.

Le Père MATHIAS.

L'bavardage
Est, je gage,
Ben plutôt c'qui t'met en nage;
En caqu'tage,
Dans l'village,
On peut t'voir
Matin et soir.

La Mère MATHIAS.

Sans y faire attention,
Tu bois à perd' la mémoire.

Le Père MATHIAS.

Plus discret'ment peut-on boire,
Que de boire à discrétion ?

La Mère MATHIAS.

Quand cess'ras-tu c'train de vie ?

Le Père MATHIAS.

Quand tu n'parl'ras plus du tout.
Tu vois ben, ma bonne amie,
Qu' je n'sis pas près d'être au bout.

Ensemble.

La Mère MATHIAS.

A l'ouvrage
Du ménage, etc.

Le Père MATHIAS.

L'bavardage
Est, je gage, etc.

(*Les deux enfans rentrent dans la cabane.*)

Le Père MATHIAS.

Ah! ça, toi qui fais tant d'choses, t'as sans doute vu l'magister ?

La Mère MATHIAS.

Sûrement que j' l'ons vu, et dans queuqu' z'instans i va nous apporter l'contrat qu' t'as baclé hier soir avec lui ; à propos d' contrat, il me semb' qu'au lieu de l'maniganeer comm' çà, à part vous, t'aurais ben pu m'consulter la dessus.

Le Père MATHIAS.

Sois tranquille, j' nons fait que c'que t'aurais fait toi même.

La Mère MATHIAS.

Oui, j'crois qu'çà s'ra d'fameuse besogne. As tu seul'ment songé à consulter l'Tabellion touchant les droits qu'nous donne sus Mariette l'absence d' son père?

Le Père MATHIAS.

I fallait ben commencer par là, puisque c'brave homme n'était pas magister et tabellion d'not' endroit quand c'pauv' Maurice, après avoir été d' père en fils bûcheron dans c'te forêt s'avisit d'aller courir le monde.

La Mère MATHIAS.

Ah ! mon dieu oui : il y a au moins vingt ans d' ça !

Le Père MATHIAS.

Si ben que j'n'en avons plus entendu parler, et c'est c'que j'ons eu soin d'expliquer au magister.

La Mère MATHIAS.

Oui, mais li as tu ben dit que Mariette, qu'est fille d' Maurice, a été laissée cheux nous à l'âge d'un an, par son père, qui n'avait pas d' quoi la nourrir ? Lui as-tu dit qu' j'en ons pris soin comm' d'not' propre enfant, parce qu'alle est ben sage et ben gentille, qu'alle s'est senti du penchant pour' not' fils Georget, qu'en a itou pour elle, et que j'nous croyons autorisés à la lui bailler en mariage, sans autre consent'ment que l'nôtre?

Le Père MATHIAS.

Hé mon dieu j'lions dégoisé tout ça, et là d'ssus i m'a fait entendre, qu' d'après les nouvelles lois, j'étions d'venus les père et mère d' Mariette, et que son véritable père n'ayant pas donné d'ses nouvelles d'puis plus de vingt ans, était... (*cherchant.*) comment donc qu'il a dit ?... mort civilement.

La Mére MATHIAS.

Mort civil'ment ! voyez vous ça ! c' pauv' cher homme ! il aurait été si content d'voir sa fille mariée avec not' fils !

Le Père MATHIAS.

Dam ! c'est sa faute aussi ; pourquoi qui s'est avisé d'aller dans c' t'Amérique ? que n' restait i' à ses fagots ? I' n'avait rien, c'est vrai : mais l' d'iab' n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

Air : *dans la Paix et l'Innocence.*

Tiens, c'est une maladresse,
Que d'porter si loin ses pas ;
On trouv' par tout la richesse
Avec d'l'ardeur et d'bons bras.
L'or, dans un seul coin du monde,
N'peut pas faire son séjour,
Puisqu'on dit qu'la terre est ronde,
Il doit rouler tout autour.

La Mère MATHIAS.

I' n' s'est pas encore arrêté cheux nous, toujours.

Le Père MATHIAS.

J'en ons encore assez pour faire une bonne œuvre, quand l'occasion s'en présente, et pour entretenir ma gaîté.

La Mère MATHIAS

Oh ! j' sais ben qu' tu chantes toujours, toi. Je n' tons vu de chagrin qu'une fois.

Le Père MATHIAS.

C'est vrai, l' jour où Maurice est parti ; qu' veux-tu ? la vie s' passe à faire deux choses ; rire et pleurer : et j' néglige la seconde tant que j' peux ; tiens, v'la mon catéchisse.

Air *de la Cavatine du Bouffe et le Tailleur.*

Trouvez-vous d'infidelles
Beautés ?
Loin de vous venger d'elles,
Chantez ;
N'soyez jamais d'leur fuite
Navrés ;
Mais qu'un ami vous quitte,
Pleurez.

La Mère MATHIAS.

J' te reconnais ben là.

Le Père MATHIAS.

Ce n'est pas tout.

Même air.

Sur une table ronde,
Pintez ;
Si votre femme en gronde,
Chantez ;

Sans r'gret, soyez d'richesse
Sevrés ;
Mais que votre vin baisse,
Pleurez.

La Mère MATHIAS.

V'la l' magister qui arrive ben à propos.

SCENE IV.

Les Précédens, Me JOB.

Me JOB.

Bon jour, mes amis, j'apporte le contrat en question ; et j'espère que voilà ce qui s'appelle, être exact.

Le Père MATHIAS.

En vous r' merciant maître Job.

Me. JOB.

Mais où sont donc les aimables futurs ? cela fait ce qui s'appelle un couple charmant.

Le Père MATHIAS.

N'est-ce pas qu'ils sont gentils ?

Me. JOB.

Ce mariage-là a porté bonheur au village ; et je vais vous apprendre une bonne nouvelle pour le pays.

La Mère MATHIAS.

Une bonne nouvelle! voyons, voyons.

Me. JOB.

Vous savez bien que cette superbe partie de bois dans laquelle vous allez travailler tous les jours, était à vendre depuis dix ans, et qu'il ne se présentait pas d'acquéreur?

La Mère MATHIAS.

Eh! bien?

Me. JOB.

Eh! bien, elle est vendue ; ce qui s'appelle vendue.

La Mère MATHIAS.

Et vous appelez cela une bonne nouvelle? vous n'savez donc pas qu'nos cabanes dépendent d'ces-bois là, et que le propriétaire peut nous renvoyer si bon lui semble?

Me. JOB.

Soyez tranquilles ; je l'ai vu : et c'est ce qui s'appelle un brave homme ; il m'a bien paru avoir quelque prétention à l'art oratoire ; c'est un beau parleur ; mais dans le projet d'acte qu'il a rédigé lui-même, je n'ai pas vu ce qui s'appelle un mot d'orthographe.

La Mère MATHIAS.

Tout brave homme qu'il est, j'vous dis moi que si li passe

une lubie, i peut nous mettre au grand air, et s'gêner d'autant moins qu' je n'payons pas d'loyer.

Le Père MATHIAS.

Quoique tu dis donc là, not' femme? est-ce que tu crois qu'il exploitera lui-même ses bois, c't'homme? est-ce qui f'ra ses fagots et ses sabots? n'li faudra t'i pas d'z'ouvriers?... Va, y a long-temps qu'j'ons entendu dire, à d'plus grands savans qu'nous, qu'ici bas j'avons tous besoin les uns des autres.

Air : *Suzon sortait de son village.*

C'monde est une chaine bizarre
De rich', de pauv', de jeun', de vieux;
Si queuqu'fois l'orgueil les sépare,
L'besoin bientôt r'sserre leurs nœuds;
Heureusement
Qu'dans c't'arrang'ment,
Au plus puissant,
L'plus faible est nécessaire.
Aux gros fermiers,
Faut d'zouvriers;
Au conquérant n' faut-i' pas
Des soldats?
Par ainsi, tu vois ben, ma chère,
A commencer du souverain,
Que tous les hommes par la main
Se tiennent sur la terre.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET, MARIETTE.

GEORGET et MARIETTE, au fond du théâtre et disputant.

Air *de la contredanse du petit volage.*

GEORGET.

Pourquoi n'vouloir pas
Me donner l'bras?
C'est très-mal fait,
Et pour Georget
Ce r'fus, j'vous l'jure,
Est une injure;
D'vez-vous me r'fuser
Un seul baiser?
J'peux ben vraiment,

D'voir en c'moment,
A l'attach'ment,
Ce qu'à l'hymen
Je dev'rai d'main.

MARIETTE.

Ensemble.

Non, je ne veux pas
De votre bras,
Monsieur Georget;
C'ton qui m'déplait,
Pour vot' future,
Est une injure.
Devez-vous oser
M'prendre un baiser?
Il est inoui
D'prendre aujourd'hui,
Dans le chemin,
Ce que l'hymen
Vous donn'ra demain.

En quinqué.

Le Père MATHIAS.

Tiens, n'les v'là ti pas
Qui s' qu' rell' là bas?
Le biau sujet
D'gronder Georget!
Pour le ménag' c'est d'bon augure.
Se scandaliser
Pour un baiser!
L'grand mal vraiment,
Pour un amant,
D'prendre en passant
Ce que l'hymen
Lui donn'ra d'main.

La Mère MATHIAS.

Vraiment j'crois qu'les v'là
Qui s' qu' rell' déjà.
Monsieur Georget,
Trop indiscret,
A sa future,
A fait injure.
Surprendre un baiser,
C'est trop oser.
Jamais amant,
D'mon temps vraiment,
N'osait seul'ment
Baiser la main
Avant l'hymen.

GEORGET.

Pourquoi n'vouloir pas, etc.

MARIETTE.

Non, je ne veux pas, etc.

Mr. JOB.

Eh quoi! les voilà
Disputant là.

Ensemble.

Monsieur Georget,
Trop indiscret,
A sa future,
A fait injure.
A madame Job,
De par Jacob,
Jamais amant
Entreprenant
Ne fit vraiment
Un seul larcin
Avant l'hymen.

Le Père MATHIAS.

Comment donc, ma petite Mariette, v'là la première fois qu' tu boudes, Georget : c'est mal prendre ton moment.

MARIETTE.

Dam', j'en ons sujet aussi.

Air : *En revenant de Basle en suisse.*

En nous en r'venant du village,
Bras d'ssus, bras d'ssous, com' les aut' fois,
Monsieur Georget, que j'croyais sage,
M'prend un baiser comme un sournois.

Le Père MATHIAS et GEORGET.

On pardonn', ma chère,
C'badinage là :
Tout çà peut se faire
Quand l'notaire est là.

GEORGET.

C'baiser, qu j'ons pris à la sourdine,
Tu n'dois pas tant le regretter ;
T'as ben tort si c'vol là t'chagrine,
Il m'enrichit sans rien t'coûter.

Le Père MATHIAS et GEORGET.

On pardonn', ma chère,
C'badinage là ;
Tout ça peut se faire
Quand l'notaire est là.

GEORGET.

Dans une prairie émaillée,
D' chaqu' fleur l'abeill' caresse l'sein;
Drès qu'un' fois all' est envolée,
Quel œil peut d'viner son larcin?

Le Père MATHIAS et GEORGET.

On pardonn', ma chère,
C'badinage là ;
Pour finir l'affaire,
V'là l'notair' qu'est là.

Le Père MATHIAS.

Mais, comme c' n'est pas en f'sant la mine qu'on signe un contrat d'mariage, allons, ma bônne Mariette, embrasse moi, et vive la joie.

(*Il prend la main de Mariette et la met dans celle de Georget.*)

Voyons, maître Job, ousqu'est c'técriture!

Me JOB.

La voici : signez d'abord : les témoins signeront après.

Le Père MATHIAS.

Allons, femme, boute là ton signe et ta pataraphe.

La Mère MATHIAS.

Ça s'ra bientôt fait, une croix.

(*Me Job leur donne le contrat, une plume, de l'encre et les fait signer.*)

Air : *de Gulielmi.*

Ah! qu'un repas de fruit et de laitage. (de la vallée de Montmorenci.) *ou Hymne de la Paix.*

Le Père MATHIAS, *seul.*

Ah ! quel bonheur
D'augmenter sa famille !
(*à Mariette.*)
Deviens ma fille,
Ah ! c'est l'cri de not' cœur.

Ensemble.

La Mère MATHIAS.

Ah ! quel bonheur
D'augmenter sa famille !
Deviens ma fille,
Ah ! c'est l'cri de not' cœur.

GEORGET.

Ah ! quel bonheur
D'augmenter sa famille !
Deviens leur fille,
Ah ! c'est l'cri de leur cœur.

Ensemble.

Me JOB.

Ah ! quel bonheur
D'augmenter sa famille !
Soyez leur fille,
C'est le vœu de leur cœur.

MARIETTE.

Ah ! quel bonheur
De r'trouver un' famille !
J'étions vot' fille
D'puis long-temps par le cœur.

MARIETTE, *au père et à la mère Mathias.*

Sur ma tendresse,
Comptez sans cesse ;
A ma tendresse,
Qui plus qu' vous a des droits ?

(*au père Mathias.*)

Ce nœud prospère
Me rend un père.
Par vos bienfaits, ah ! vous l'êtes deux fois.

TOUS.

Ah ! quel bonheur, etc.

Me JOB.

Ce tableau me rappelle feue madame Job.

(*on entend les sabotiers qui chantent dans le lointain.*)

Le Père MATHIAS.

Tiens, v'là nos sabotiers qui r'viennent déjà pour la nôce ; ils entourent un étranger? qu'est-ce que c'est que ce monsieur là ?

SCENE VI.

Les Mêmes, MAURICE, *amené et entouré par tous les sabotiers et les sabotières.*

TOUS LES SABOTIERS.

Air *de la Sabotière* (vaudeville du Vieux Chasseur.)

Gai, gai, qu'on s'réjouisse,
Gai, gai, c'est un beau jour,
Gai, gai, chantons Maurice,
Gai, gai, le v'là de r'tour.

Le Père MATHIAS.

Est-c ben lui-même ?

MAURICE.

Oui, me v'là.

La Mère MATHIAS.

Après vingt ans, queu sort propice !

Le Père MATHIAS, *à Maurice.*

T'es ben changé depuis c'temps là ?
Mais ton image est toujours là.

TOUS.

Gai, gai, qu'on s'réjouisse, etc.

MAURICE.

Mais instruis-moi ben vite d'ça ;
Ma fille est-elle ben gentille ?

Le Père MATHIAS.

Au lieu de m' fair' c'te question là,
Ton cœur ne t'dit pas..... la voilà ?

(*mouvement de surprise de Mariette.*)

TOUS.

Gai, gai, qu'on s'réjouisse, etc.

MAURICE, *avec explosion.*

Ma fille!

MARIETTE, *très émue, et consultant les yeux du père Mathias.*

Quoi ! c' monsieur là s'rait ?...

Le Père MATHIAS, *la poussant dans les bras de Maurice.*

Ton père, mon enfant, que le ciel te renvoye.

GEORGET.

Son père ! .

Me JOB.

Eh ! mais c'est mon homme de tantôt.

TOUS, *reprenent le chœur.*

Gai, gai, qu'on s'réjouisse, etc.

MARIETTE, *entre maurice et le père mathias.*

Air *de sa modeste mère.*

Dans cette circonstance
J'n'ai pas assez d'un cœur ;
Si j'vous dois l'existence,
(*montrant mathias.*)
Je lui dois le bonheur.

Entre vous deux j'nai garde
D'fixer ici mon choix ;
De queuqu' côté qu'je r'garde,
C'est mon pèr' que je vois.

MAURICE, *au père mathias.*

Ah ! mon ami ! quelle obligation !....

Le Père MATHIAS.

Même air.

(*mais d'un mouvement plus vif.*)
Tout ça n'est que vétille,
L'cœur me dicta c'que j'fis.
(*à maurice.*)
J'ai pris soin de ta fille,
T'aurais pris soin d'mon fils.
(*à mariette.*)
Par ainsi donn', ma chère,
Pour qu'tout soit de moitié,
Ton amour à ton père,
A moi ton amitié.

MAURICE.

Je vous revois enfin !

Le Père MATHIAS.

M'est avis qu' ton r'tour est un prodige, et j'en somm' tous si ébahis, qu' not' femme a oublié d' parler d'puis un quart-d'heure.

La Mère MATHIAS.

N'as-tu pas parlé pour nous deux ?.. Mais c'est Maurice qu'a ben des choses à nous dire ; d'abord comme quoi il a été si long-temps sans r'venir, ensuite, comme quoi il est d' venu un monsieur : ensuite...

MAURICE.

Rien de plus aisé que d' vous satisfaire. On dit qu' la faim chasse le loup du bois ; j' l'ai ben prouvé par moi-même, et voulant savoir, si c' qu'on disait de c' t'Amérique était vrai, je m' suis embarqué avec un tas d' riches comme moi, en espérance ; mais à peine arrivés là bas, nous avons trouvé bien à déchanter ; et je m' suis vu à la veille de mourir de faim.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Je maudissais mon destin,
D'avoir fait c'voyage,

Lorsqu'un planteur, un matin,
M'offre de l'ouvrage ;
Je l'accepte avec ardeur,
Alors pour moi plus d'douleur ;
De trouver l'bonheur,
J'ai l'espoir flatteur.
Successeur
Du planteur,
A mon tour je chante :
Arrive qui plante.

Quand je m'suis vu à la tête d'une fortune considérable, le premier soin que j'ai pris a été d'apprendre ma langue par principes, et de soigner mon éducation qui avait été trop négligée.

Me JOB, *à part.*

Il peut se vanter qu'on lui a volé son argent.

MAURICE.

Et j'ai loué hier en arrivant ce bel hôtel, tu sais, qui est sur la grande place de la ville de Pau...

Le Père MATHIAS.

Je le connais. Ah! ça, te voilà donc un crésus! Mais comment qu' t'as fait pour êtr' si long-temps sans nous donner d' tes nouvelles ?

MAURICE.

Je vous ai écrit : mais vous n'aurez pas r'çu mes lettres.

Le Père MATHIAS.

Enfin, te v'là, c'est l'essentiel : mais tu n' sais pas tout. (*montrant Georget.*) R'garde moi c' gaillard là. (*Jeu de scène entre le père mathias, la mère mathias, Georget et mariette indiquant le plaisir qu'ils éprouvent de lui ménager une surprise trés-agréable.*)

MAURICE, *regardant Georget.*

Vraiment il a bonne mine.

Le Père MATHIAS

Hé ben c'est... l' mari d'ta fille.

MAURICE, *surpris au dernier dégré.*

Le mari de ma fille !

Le Père MATHIAS.

(*Avec une joie expansive.*)

Tu n' pouvais pas v'nir pus à propos pour êt' d'la noce.

MAURICE.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

La Mère MATHIAS.

Quand i dit son mari, i n' sont encore que fiancés. Mais c'est c' soir que tout ça s' termine. T'es ben content, n'est-

ce pas ? C' pauvr' garçon il est si touché qui n' trouve pas une parole à nous dire !.....

Le Père MATHIAS.

A propos d'çà i' n' manque plus qu' ta signature au contrat, j'nous en étions passés, mais pis qu' te v'là c'est jusse...

(Me *Job lui présente son contrat.*)

Me JOB.

C'est ce qui s'appelle indispensable.

MAURICE, *hésitant.*

Ecoute donc, Mathias, cela demande réflexion...

Le Père MATHIAS.

Comment réflexion ? est-ce que j'ons réfléchi quand j'nous sommes charges d'ta fille ? Ces enfans sont du même âge ; ils s'aiment depuis long temps : t'es pus riche qu'nous, mais j'ons eté pus riche qu'toi. T'as été bucheron, j'sis sabotier : tout est réfléchi.

MAURICE.

Tu arranges cela à ta manière : mais la convenance...

Le Père MATHIAS.

La convenance ! j'n'en connais pas d'aut' que d'faire le bien, et puisque tu m'forces à te l'dire...

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Par toi-même abandonnée,
Et proscrite par le sort,
Ta fille à peine était née,
Qu'elle allait trouver la mort.
J'ai réparé c't'injustice,
En r'doublant d'soins et d'ardeur ;
Hé bien ! pour prix d' ce service,
Je n'te d'mand'.. . que son bonheur.

TOUS.

Hé ben ! pour prix de c'service,
I n'vous d'mand'..... que son bonheur.

MAURICE.

C'est précisément pour son bonheur que je me vois forcé de refuser mon consentement à ce mariage.

GEORGET, *à Mariette.*

Qu'est-ce qui dit donc là ton père ?

MARIETTE, *à la mere Mathias.*

Ça s'rait i ben possible, ma mère ?

Le Pere MATHIAS.

Me r'fuser ! moi ! ton vieil ami !

MAURICE, *embarrassé.*

Ce n'est que pour le moment...

Le Père MATHIAS.

Gnia pas d'moment qui tienne. Est-ce que tu crois qu' c'est ici comme à la ville, ous qu'il y a un tas d'avant propos d'mariages, dont on n'voit jamais la fin?

MARIETTE, *à Maurice.*

Ah! si vous connaissiez Georget, c'est un si brave garçon!.....

MAURICE.

Je n'en doute pas: mais j'ai d'autres projets...

Le Père MATHIAS.

D'aut' projets! qui qu' tu pourrais préférer à not' fils? ça vous est laborieux, sage et gai comme son père... Ecoute, si j'avions trouvé mieux pour Mariette, tout not' fils qu'il est, Georget n'aurait pas eu la préférence.

La Mère MATHIAS.

Est-ce que par hazard t'aurais rapporté d' l'avarice et d' l'orgueil d' ton Amérique?

Le Père MATHIAS.

Laisse donc, femme, c'est impossible. D'aillenrs si c' malheur là li était arrivé, v'la c' que j' li dirais.

Air : *l'amour est un dieu volage.*

L'sort, qui long-temps t'fut contraire,
Prenant pitié d'ton tourment,
T'a fait riche en un moment,
C'est un heureux évén'ment;
Mais loin qu'ton âme en soit fière,
Tu d'vrais penser qu'ton r'venu
Peut partir com' il est v'nu;
Par une éternelle cause
L'homme, ami, souviens-t'en bien,
De rien devient quelque chose,
Et de quelque chose rien.

MAURICE.

Il ne s'agit dans tout cela ni d'orgueil ni d'avarice: mais ma nouvelle position ne me permet plus une mésalliance...

Le Père MATHIAS, *avec un geste de fureur.*

Une mésalliance!

GEORGETTE et MARIETTE, *à part.*

Tout est perdu!

Me JOB, *à Maurice.*

Monsieur c'est ce qui s'appelle une barbarie.

MAURICE.

Je suis maître de disposer de ma fille, j'espère? (*à part.*) il m'en coûte trop de leur résister: quittons la partie. (*haut.*) Je suis forcé de retourner à la ville: bientôt je reviendrai

vous voir ; mais que l'on ne fasse rien sans de nouveaux ordres de ma part. (*Il sort.*)

M

Mᵉ JOB.

Voilà ce qui s'appelle un fier entêté.

TOUS.

Air *de Paesiello*, (Barbiera di Siviglia.)

Un nœud charmant, qu'l'amour lui-même apprête,
Inhumain'ment par l'orgueil est rompu. (bis.)
Faut-il, hélas ! par ce coup imprévu,
Qu'un jour de deuil remplace un jour de fête. (bis.)

(*Le magister sort.*)

SCENE VII.

MARIETTE, GEORGET, Le Père MATHIAS, La Mère MATHIAS, les Sabotiers.

MARIETTE, *sur le devant de la scène.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'est-ce qu'aurait dit ça c' matin ?

GEORGET.

Mais c'est donc un turc, un arabe que c' t'homme là ?

Le Père MATHIAS, *réfléchissant.*

Ah ! monsieur veut qu'on attende ses ordres ! pour qui nous prend i ? si je n' somm' pas aussi riches que lui, j'avons i' tout not' fierté. Je n' voulons plus l'voir à not' tour : et j' sommes si déterminés à n' plus li adresser une parole, qu' not fils va li écrire, sous not dictée, tout c' que j'avons sur l'cœur.

GEORGET.

Comment, mon père, vous voulez ?...

Le Père MATHIAS.

Fais ce que je te dis. (*Georget écrit sur la table, où Mᵉ Job a laissé des plumes, de l'encre et du papier.*) (*Dictant.*)

« Monsieur l'vaniteux, gnia qu'un mot qui sarve.
» Ou j' sommes dignes d'êtr' parens, après avoir été trente
» ans amis, ou je d'vons être brouillés pour la vie : choi-
» sissez. Par ainsi, pis qu' les choses ont été si avancées,
» consentez au mariage d'vot' fille avec Georget, ou séparez,
» dès aujourd'hui, deux enfans dont vot' orgueil vous em-
» pêche de faire l' bonheur. J'sommes, en attendant vot'
» réponse, vot' ancien camarade.

MATHIAS, le Sabotier.)

(*En écrivant cette lettre sous la dictée de son père, Georget doit exprimer par sa pantomime, le chagrin qu'il éprouve.*) (*A Georget.*)

Toi, va-t'en cheux Jacques l' fermier, à deux pas d'ici. Dis-i qu' j' le prions de m' prêter un cheval : et tu diras à

Fédrick d'porter, sur-le-champ, c'tte lettre là à la ville de Pau, qui n est qu'à une demi-lieue, et d' nous en rapporter la réponse.

GEORGET.

Oui, mon père.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* GEORGET.

Le Père MATHIAS, *à la mère mathias.*

Ah ! çà, à présent que j'nons pus rien sus l' cœur, n' faut pas oublier que ces braves gens-là n'ont rien dans l'estomac.

La Mère MATHIAS.

Tas raison ; allons, ma petite Mariette, viens m'aider à apporter le déjeuner.

SCENE IX.

Le Père MATHIAS, LES SABOTIERS qui accourent, La Mère MATHIAS ET MARIETTE, qui apportent et arrangent le déjeûner, composé de fruits, etc.

CHOEUR.

Air : *L'amour constant, l'hymen joyeux.* (de Colinette à la Cour.)

Si je n'avons pas
De mets délicats,
J'avons, dès l'matin,
Soif et faim.

Le Père MATHIAS.

Allons, amis,
L'couvert est mis ;
Boutez vous là par terre
Vot' ménagère
A côté d'vous.
Est-il plaisir plus doux ?

CHOEUR.

Si je n'avons pas
De mets délicats,
J'avons, dès l'matin,
Soif et faim.

La Mère MATHIAS.

Me v'là, me v'là, mes enfans. (*Elle coupe le pain et le distribue.*)

Le Père MATHIAS.

Hé ben, Mariette, est-ce que tu n'déjeûnes pas avec nous ?

MARIETTE.

Ah! mon père, j'n'ons pas l'cœur à ça.

Le Père MATHIAS.

Je ne l'ai pas plus que toi, mais c'n'est pas en s' désolant qu'on arrange les affaires. (*Pendant le couplet suivant, les sabotiers se rangent par terre, un homme à côté d'une femme, et la mère Mathias leur distribue le déjeûner.*)

Air : *De ma barque légère.* (d'Anacréon.)

Sur une mer profonde,
Quand il lui faut voguer,
L'bon marin sait narguer
Les caprices de l'onde;
Timide matelot,
Au moment d'la tempête,
C'lui là qui perd la tête,
Périt plutôt.
Mais, s'mocquant des nuages,
C'lui qui chant' sur son bord,
A travers les orages
Conduit sa barque dans le port.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET.

Vot' commission est faite, mon père, Fédrick est parti à cheval au grand galop; et il doit être déjà ben loin, s'il n'est pas près de r'venir.

Le Père MATHIAS.

Allons, c'est bon, fais comme les autres, boute toi là; l' moyen d's'étourdir sur tout cà... c'est de ben déjeûner. (*A part.*) Faisons contre fortune bon cœur.

RONDE.

Air : *Les coucous sont bons.*

Les chagrins sont bons;
Mais faut qui n'dur' guère,
Ce sont d'vrais poisons
Pour les bons lurons. } *bis en chœur.*
Que chacun s'mett' là,
Faisons grande chère :
Pour oublier ça :
C'est la bonn' magnière,
Quand l'vin arriv'ra
L'chagrin s'en ira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra,
L'chagrin s'en ira.

GEORGET.

Pour humaniser
Un' beauté trop fiére, *bis en chœur.*
Qui veut vous r'fuser
Le moindre baiser,
Faut la provoquer
D'un' gentill' magniére,
A venir trinquer
Sur l'humble fougère :
Quand l'vin arriv'ra
L'ton fier s'en ira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra
L'ton fier s'en ira.

Le Père MATHIAS.

D'l'un à l'autre bout
De not' hémisphere, *bis en chœur.*
C' moyen vient à bout
De rapprocher tout.
Quand queuq'zun vous f'ra
La mine sévère,
Abordez c't'homm' là,
Muni d'un grand verre:
Quand l'vin arriv'ra
Sa hain' s'en ira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra
Sa hain' s'en ira.

Le Père MATHIAS.

Craignant les effets
Du r'tard ordinaire, *bis en chœur.*
Si de queuqu' procès
Vous d'sirez l'succès,
Envoyez soudain,
Sans autre prière,
Un' pièce d'bon vin
Chez l'juge d'l'affaire :
Quand l'vin arriv'ra,
L'procès finira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra,
L'proces finira.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FÉDRICK.

FÉDRICK, *acccourant, une lettre à la main.*

Père Mathias, père Mathias...

Le Pere MATHIAS.

Tiens, te v'là déjà de r'tour ?

FEDRICK.

Et j'ons vu vot' homme, encore.

Air *de la Galoppade.*

J'l'attrapons à moitié ch'min,
C'est aller vite, sans doute,
Et je lui r'mettons soudain,
L'papier griffonné d'vot' main.
I descend en lisant ça,
Dans une auberg' sur la route,
Et ben vite, il écrit là
La réponse que voilà.

TOUS.

(*Entourant Fédrick.*)

Une réponse! une réponse!

Le Père MATHIAS, *lisant la lettre à voix haute.*

« Ce que tu me dis, mon cher Mathias, me détermine à
» finir ça tout d' suite. Je retournerais sur mes pas, si ma
» présence n'était nécessaire à la ville. Je suis fâché de
» t'avoir fait de la peine ce matin. Je sens comme toi, la
» nécessité de ne pas perdre une minute. Ainsi, pour qu'il
» n'en soit plus question, fais-moi le plaisir, au reçu de
» ma lettre de conduire toi-même ma fille à l'autel; quand
» nous nous verrons, je t'expliquerai plus en détail ce qui
» me force à prendre ce parti. Sans rancune,

Ton ami, MAURICE.

Mais concevez-vous queuque chose aux hommes ?

GEORGET.

C'est clair ça, mon père?

La Mère MATHIAS.

Il aura fait des réflexions. J'ons toujours ben dit qu'c'était un brave homme.

Le Père MATHIAS.

Tout ça est bel et bon : mais c'changement là me paraît bien subit, et je n's'rons tranquille que quand j'aurons consulté là-d'ssus monsieur l'magister. Le v'là justement qui r'vient de c'côté : je f'rons c'qui nous dira.

SCENE XII.

Les précédens, Me JOB.

Me JOB.

Hé bien, mes amis, il me parait que tout est encore ici, ce qui s'appelle in statu quo.

La Mère MATHIAS.

Ah! ben oui! il y a ben du changement d'pis qu' je n'vous ons vu.

Me JOB.

Je n'aurais jamais pensé cela de ce Maurice, dont vous m'aviez dit tant de bien. Croiriez vous qu'il est monté en voiture, sans daigner ce qui s'appelle me regarder?

La Mère MATHIAS.

Hé ben, figurez-vous qu' la girouette est encore r'tournée d'pis c'temps là. C'n'est pas l'embarras j'en suis ben aise pour ces pauv' z'enfans par ce que voyez-vous...

Le Père MATHIAS.

Ta, ta, ta, ta, ta, v'là encore l'moulin détraqué: mais i n' s'agit pas d'tout ça: tenez, maître Job, c'est une lettre que j'venons de recevoir de Maurice: dites-nous si vous y concevez queuqu' chose.

Me JOB, *lisant bas le commencement de la lettre et appuyant sur la phrase.*

« Pour qu'il n'en soit plus question fais-moi le plaisir » de conduire toi même ma fille à l'autel. »

Le Père MATHIAS, *l'arrêtant.*

Ma fille à l'autel!

Me JOB.

J'entends bien l, a, u, l'au, t, e, l, tel l'autel; mais je ne vois rien de plus clair que cela: c'est ce qui s'appelle un consentement bien positif.

Le Père MATHIAS, *très-gaiement.*

Vrai?

GEORGET, *sautant de joie.*

Quand j'vous l'disais, mon père. (*A Mariette.*) Guia pus à s'en dédire, ma p'tite Mariette.

MARIETTE.

I n'est pas si méchant que je l'avions cru.

Me JOB.

C'est mon discours de tantôt qui l aura converti.

Le Père MATHIAS.

J' somme presque fâché des sottises que j'lions dites, mais t'nez mes enfans, i m'vient une idée. Il est encore d'bonn' heure: M. l' curé n'est pas parti: j'n'avons qu'à aller tout d'suite à l'église.

TOUS.

Oui, oui, c'est ça, tout d'suite.

Le Père MATHIAS.

Allons, Féd'rick, toi qu'est l'musicien, ton tambourin, ton galoubet et à la tête d' tout le monde. (*fed'rick entre dans la cabane et revient avec le tambourin et le galoubet.*) Et toi, Georget, aussitôt la çarimonie, tu mont'ras à ch'val et t'iras à la ville chercher Maurice pour le r'pas d'noce qu' je r'mettons à d'main. En marche.

(*on s'arrange deux à deux, le tambourin à la tête, ensuite le magister donnant le bras à la mère mathias. Le Père Mathias entre Georget et Mariette ; les autres deux à deux ; au premier mot de la tirade chacun a repris les rubans qu'il a ôtés, et les remet à la boutonnière; on reprend aussi les bouquets, tout le monde sort en chantant.*)

MARCHE.

Air *du Gondolier vénitien.*

Le Père MATHIAS.

Pour la çarimonie
Que tout r'prenne vigueur,
Vous voyez qu'dans la vie
Il n'est qu'heur et malheur.

Dans cette aimable chaîne,
L'bonheur s'fait mieux sentir,
Lorsque par un peu d'peine
On a payé l'plaisir.

(*Tous reprennent en chœur tout le couplet.*)

TOUS.

Pour la çarimonie
Que tout r'prenne vigueur,
Vous voyez qu' dans la vie
Il n'est qu'heur et malheur.

(*Tout le monde sort.*)

SCENE XIII.

MAURICE, *seul arrivant très-précipitamment.*

Ouf!.. J'espère qu'il est difficile d'être plus expéditif.... La lettre de Mathias me trottait dans la cervelle : ma réponse n'était pas assez positive : je n'avais pas un moment à perdre. Aussi, aller jusqu'à la ville, voir le père de mon gendre futur, tomber d'acord de notre fait et revenir ici, tout cela

a été l'affaire de deux heures. Il faut convenir que si j'ai long-temps souffert, j'en suis bien dédommagé maintenant. Une fortune aisée, une fille charmante, que je vais marier à un des plus riches héritiers du Bearn : et par dessus tout cela, me voir propriétaire des mêmes bois où j'ai passé mes vingt premières années dans le travail et le malheur, tout cela me paraît un rêve. Ma foi, si c'en est un tâchons de nous réveiller le plus tard possible.

Air : *Voyage, voyage* (d'Azemia).

Ah ! pour moi quelle différence
Du temps présent au temps jadis !
Tous les plaisirs qu'on trouve en France ;
Dans mon hôtel sont réunis ;
Société choisie,
Et table bien garnie,
Tous les jours à midi,
Nouvel ami ;
Pour répondre à ma politesse,
On m'accable de complimens :
Vos appartemens
Sont vraiment charmans,
On n'a pas, en tout,
Plus d'art et de goût,
Je juge à cela
Que chacun aura
Pour moi,
Ma foi,
Sa part,
D'égard.

(*Il parle.*)

Maurice, me disait-on autrefois, à la b'sogne : v'là l'soleil qui s'lève. Aujourd'hui, « à quelle heure sera-t-il jour chez monsieur ? enfin, je dors quand je travaillais, je mange quand je jeûnais, je commande au lieu d'obéir ; mais lorsque je réfléchis à mon âge je m'écrie :

(*Il chante.*)

Richesse, richesse,
Pourquoi viens-tu si tard ?

Même air.

Mais lorsque par malheur je pense
Au rang que je tenais jadis,
Je me fais quelque conscience,

D'humilier mes vieux amis ;
Ainsi qu'eux, pauvre diable,
Du sort qui les accable,
J'ai partagé long-temps
Tous les tourmens.
Je crains un peu le ridicule
En affectant l'air de fierté,
Car en vérité,
Cette gravité
Me fait, sur ma foi,
Rire, malgré moi :
Je me suis
Surpris,
Disant à l'écart,
A part,
Sans fard,
Sans art,
Sans fard.

(*Il parle.*)

Ah ! ça mais Maurice, est-ce que tu n'es pas né dans cette forêt ? et quand tu vois ces braves gens là, est-ce que le cœur ne te dit pas ?..... bah ! bah ! bah !

(*Il chante.*)

Scrupule, scrupule,
Pourquoi viens-tu si tard ?

Mais entrons chez Mathias : et remettons lui le contrat de la petite portion de terre que j'ai, sans qu'il s'en doute, achetée pour lui, et emmenons ma fille sur le champ. (*Il va frapper à la porte.*) On ne répond pas. (*Il appelle.*) Mathias ? personne ! où diable sont-ils fourrés (*on entend la marche du retour. Il entre dans la cabane.*)

SCENE XIV et dernière.

MATHIAS, La Mère MATHIAS, GEORGET, MAURICE, *dans la cabane*, LES SABOTIERS, M^e^. JOB.

TOUS.

(*Revenant de l'Eglise dans le même ordre, excepté Georget qui donne le bras à Mariette.*)

Air : *en tous pays comme à Paris* (Panorama de Momus.)

Pour bien danser,
Se trémousser,
Vive un' noc' de village !

C'est là, morgué,
Qu' l'homm' franch'ment gai,
N'est jamais fatigué ;
Nous n'avons pas
Dans nos repas,
D'étiquette d'usage.
Cheux nous, c'jour là
La gên' s'en va,
Mais le plaisir est là.

MAURICE, *sortant de la cabane.*

Ah ! çà mais, est-ce que c'est aujourd'hui la fête du village ?

Le Père MATHIAS, *avec expansion.*

Tiens, te v'là toi ! fallait donc v'nir plutôt.

GEORGET et MARIETTE.

(*Se jettant dans les bras de maurice.*)

Mon père.

La Mère MATHIAS.

Faut que j' t'embrasse aussi.

Me. JOB.

Monsieur, je vous fais ce qui s'appelle mon compliment.

MAURICE.

Est-ce que vous êtes tous devenus fous ? Expliquez-moi...

Le Père MATHIAS.

Ah ! je te vois v'nir : tu veux jouer au fin avec nous ?

MAURICE.

Le diable m'emporte si je comprends rien à ce que vous dites.

MATHIAS.

Comment ! quand c'est toi qu'est l' patron du jour ?

MAURICE.

Le patron du jour !

La Mère MATHIAS.

Est-ce à cause de c' que notr' homme t'a dit tantôt ? ta lettre a ben effacée ça va ; et tout est oublié.

MARIETTE et GEORGET.

Ah ! oui, et ben au d'là encore. Vous v'nez d' nous rendre si heureux !

MAURICE.

Heureux ! décidément tout le monde extravague ici. Il ne s'agit pas de tout cela. Je venais seulement te dire que d'après ta lettre...

Le Père MATHIAS.

Eh ! ben oui, d'après ma lettre, tu consens au mariage d'nos enfans, j'ons ben compris ta réponse et c'est fait.

TOUS.

Ah ! mon dieu oui, c'est fait.

MAURICE, *furieux.*

C'est fait?

La Mère MATHIAS.

Oui vraiment : gni a pus à s'en dédire pis que j'venons d'l'Église.

MAURICE.

Sans msn consentement?

La Mère MATHIAS.

Allons ; encore une lubie qui li prend.

MAURICE.

Cela n'est pas possible.

Me. JOB.

Mais, monsieur, votre lettre, que l'on a jointe à l'acte civil. a applani toutes les difficultés, puisqu'elle contenait un consentement formel de votre part.

MAURICE.

Je ne consens à rien.

Le Père MATHIAS.

En v'la ben d'une autre! N'as-tu pas écrit positivement. « Fais moi le plaisir, de conduire toi-même ma fille à l'autel...

MAURICE.

Oui sans doute j'ai écrit cela : mais, imbécille que tu es, j'entendais à l'hôtel que j'habite à la ville.

Me JOB.

En ce cas, monsieur, il fallait donc écrire ce qui s'appelle autrement le mot hôtel.

TOUS, *en chœur.*

Air : *Bon voyage, mon cher Denis.*

La bonn' dupe !
Ah ! c'est charmant !
De biaux projets, quand son orgueil s'occupe,
La bonn' dupe !
Ah ! c'est charmant,
Croyant r'fuser, donnait son consentment.

MAURICE.

C'est un abus, la loi n'a pu permettre
Qu'un tel hymen ainsi se contractât.

Le Père MATHIAS.

I peut manquer quelque chose à ta lettre,
Mais il ne manque rien à not' contrat.

TOUS.

La bonn' dupe, etc.

MAURICE.

Comment j'aurais écrit!..

MATHIAS.

Air : *Amusez vous jeunes fillettes*

Oui vraiment, le hasard propice
De nos tourmens a pris pitié ;
Mais faut-il d'voir à son caprice,
C'que j'attendions d'ton amitié,
Ne te r'pens pas d'une méprise
Qui d'nos enfans fait le bonheur,
L'erreur que ta main a commise,
Répare celle de ton cœur.

GEORGET, *et mariette se pressant sur le cœur de Maurice*
Mon père.

La Mère MATHIAS.
Allons, reviens à la raison.

MAURICE.
Vous le voulez tous, il faut bien vous céder, d'ailleurs ce qui est écrit est écrit.

Mr JOB.
Voilà ce qui s'appelle une bonne journée.

MATHIAS.
Et qui j'espère ne se terminera pas sans danser.

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Tourterelle.*

Quand ces messieurs qu'habit' les villes
Au bal ous qu'on doit s'divertir,
Font des p'tits pas si difficiles,
J'crois qu'ils n'y trouv'nt pas grand plaisir. (*bis.*)
On d'vrait leux dire en confidence,
Au lieu d'vous prom'ner en cadence,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
Sautez donc, c'est comm' ça qu'on danse ;
Sautez donc pour vous réjouir ;
Ous qu'est la scienc' gn'ia plus d'plaisir.

(*On reprend en chœur les quatre derniers vers de chaque couplet et tout le monde danse en marquant le pas de la sabotière.*)

GEORGET.

Le Français, qui s'rit des obstacles,
Et qui se plait à tout dompter,
Nous a fait voir, par cent miracles,
Que rien ne peut lui résister. (*bis.*)
Dès qu'i s'présent', remparts ou belles,

Bouchons, redoutes, citadelles,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
Le Français n'connaît pas d'rebelles,
Avec ardeur on l' voit courir,
Au danger tout comme au plaisir.

La Mère MATHIAS, *à Mariette.*

A l'âge où te voilà, ma chére,
Je m'souviens ben qu'on m'cajeola,
J'allons tout-à-l'heur' êtr' grand mère,
Faut oublier ces plaisirs là. (*bis.*)

(*A Georget.*)

Mais fais-moi dir, toi qu'es bon drille,
A queuqu' garçon ou queuqu' p'tit' fille,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
C'est l'bonheur d'un' mère d' famille,
C'est comm' çà que par le souv'nir,
All' retrouve encor queuqu' plaisir.

Me. JOB.

Aux beaux momens de ma jeunesse,
Je dansais, petit Céladon,
Pour attendrir une tigresse,
Ce qui s'appelle un rigaudon; (*bis.*)
Mais du temps, ô funeste empire,
Aujourd'hui l'on a beau me dire,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
Modestement je me retire,
Et sans espoir de le saisir,
De loin j'apperçois le plaisir.

MARIETTE, *au Public.*

Au son des rustiques musettes,
Quand nous nous plaisons à danser,
Nos ébats et nos chansonnettes
Pourront-ils vous intéresser? (*bis.*)
Pour calmer notre âme inquiète,
Que votre indulgence répète,
Sautez donc, chantez, sautez donc,
Et la fête sera complette,
C'est l'moyen de nous avertir,
Que vous y trouvez queuqu' plaisir.

FIN.

De l'Imprimerie de F. BRETON, place Maubert, n°. 17.



